

Bizarre

De filles en mères, et vice-versa



Ève Marcon

Ève Marcon

Bizarre

De filles en mères, et vice versa

© Ève Marcon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-1174-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Monique, ma petite maman
Sans elle, je ne serais pas qui je suis*

*À Daphné, Xavier, Félicie et Guillaume, mes enfants
À mes huitw petits-enfants
Par qui je deviens*

*À toutes ces femmes qui m'ont accompagnée
Sans qui je ne serais plus là*

*Merci à ma fille Félicie Ouellet
Pour la couverture de ce roman
De fille en mère, cette fois
www.lessouvenirsdefee.com*

Introduction

Entrée fracassante

Mardi, 18 août

— JE LÂCHE LE CÉGEP¹ ! J'HAGUIS ÇA !!! – hurle Roxane en entrant en trombe dans la maison. Elle se rend directement à sa chambre, sans regarder autour d'elle, la rage au visage, les yeux dans le vague. Elle claque la porte derrière elle.

Il est 17 heures, elle vient de revenir de sa deuxième journée de cours de sa première session de cégep.

Ses parents se regardent. Pierre est tourné vers la chambre de sa fille et ses sourcils froncés manifestent une inquiétude. Johanne soulève les épaules, attendant peut-être que Rox revienne sur ses pas et s'explique en elle-même, « une autre crise de Rox, ça va passer ! ».

Tout le monde s'attendait à ce qu'elle adore ça. Son secondaire s'est déroulé à peu près sans heurt, après l'année d'arrêt obligé à cause d'une mononucléose qui a mal tourné. Des notes moins fortes en français et en arts, mais très fortes en maths, sciences et éducation physique.

En fin de journée la veille, elle semblait effectivement enchantée. Un cours de maths, un autre en chimie et le dernier, en conditionnement physique. Elle avait l'air comblé, ne tarissant pas de mots tels extraordinaire, fameux, wow, j'adore ça.

Mais là, que peut-il bien s'être passé pour qu'elle explose ainsi ?

Rox ne se montre pas le bout du nez, même si elle entend ses parents déposer vaisselle et ustensiles sur la table pour le repas, alors qu'elle se précipite normalement pour aider et s'installer pour manger avant qu'on l'appelle. Bien du bruit provient de la chambre, mais ses parents ne vont pas vérifier.

Pierre reste songeur, soucieux. Quant à Johanne, comme toujours, elle semble plutôt préoccupée par tout le boulot qui l'attend, réchauffant un repas subito presto pour retourner le plus rapidement possible à ses plans de cours, recueil de textes et cahier d'exercices à remettre au plus tard le lendemain à la reprographie de l'université, si elle veut les récupérer à temps pour commencer ses cours le lundi suivant.

Lorsque la table est mise, Pierre s'approche de la porte de chambre de sa fille, colle son oreille sur la porte et entend des sanglots, étouffés par le bruit qu'elle fait en brassant ses affaires. Il frappe doucement et n'a comme réponse qu'un bruit sec contre la porte. Il est surpris. Elle n'a jamais réagi comme ça avec lui. Avec sa mère, c'est régulier, le feu et l'eau. On a même installé un *punching bag* dans sa chambre pour qu'elle puisse se défouler dessus au lieu de hurler, ce qui

ne s'est pas produit depuis un bon moment par ailleurs. Là, ce n'est pas le sac de sable qui reçoit des coups, c'est tout autre chose, impossible à définir, si ce n'est que ça ressemble à des piles de papiers ou des cahiers lancés avec force sans direction précise.

Pierre frappe plus fort et l'appelle doucement. Elle ne répond pas, mais les sanglots semblent intenses, elle pleure comme si elle avait perdu quelque chose de très important pour elle. Il entrouvre la porte pour voir ce qui se passe. Elle continue de pleurer et lui lance son oreiller pour tenter de refermer la porte. Il se glisse dans la chambre doucement et ferme la porte derrière lui, puis va s'asseoir à ses côtés, sur son lit, en tassant les multiples papiers éparpillés.

Il fait un rapide scan de la chambre pour voir ce qui a fait le bruit qu'il a entendu plus tôt. Des papiers, des cahiers, des livres, on dirait qu'elle a vidé son sac à dos en garochant l'ensemble de son contenu sur les murs et par terre. Il se tourne vers elle et la regarde pleurer, plus lentement maintenant. Ses yeux sont bouffis, rougis. Elle est bouleversée, on ne peut en douter.

Il lui demande ce qui ne va pas. Elle ne répond pas, ne le regarde pas, ne réagit pas. Il la questionne pour savoir si elle veut parler de ce qui ne va pas. Elle fait non de la tête, les épaules se soulèvent encore un peu alors que les larmes laissent sur ses joues de chauds ruisseaux. Il lui propose de venir manger, mais elle refuse de la tête à nouveau en répondant du bout des lèvres : « Pas faim ». Il lui caresse le dos doucement.

Puis il l'interroge sur son horaire du lendemain, pas de réponse, si elle a un ou des cours, elle fait non de la tête. Il lui demande si elle pense être capable d'en parler le lendemain. Elle soulève les épaules, signifiant qu'elle ne le sait pas. Il lui annonce qu'il prendra congé pour l'après-midi, si elle le désire. Un p'tit sourire apparaît au coin gauche de ses lèvres, du côté où il est assis. Il lui donne un bec sur le front et sort de la chambre tout aussi tranquillement qu'il y est entré.

Johanne le regarde regagner la table de la cuisine avec un air interrogateur. Il l'informe de ce qui vient de se produire et qu'il prendra son après-midi le lendemain pour aller au fond de la question. Elle lève le ton, arguant que c'est une réaction exagérée de sa fille, comme d'habitude, et qu'il faut cesser de lui passer ses quatre volontés, qu'elle ira à l'école, point final. Pierre lui répond calmement que Rox est maintenant au cégep, qu'elle n'a pas cours tous les jours et qu'elle n'en a justement pas le lendemain, qu'il peut prendre congé parce qu'il n'a rien d'important de prévu et que ce que vit sa fille semble suffisamment important pour prendre un temps en duo avec elle. Johanne lève les bras au ciel,

en ajoutant que de toute façon elle ne pourra avoir raison, quand Rox vit quelque chose, il se met avec sa fille contre elle !

Pierre se lève sans rien ajouter. Sans regarder sa compagne, il ramasse son assiette et celle de sa fille, range leur contenu dans des plats et les dépose au frigo. Il se rend ensuite dans son bureau au sous-sol, s'installe à son ordinateur et entreprend d'ajouter quelques éléments au rapport qu'il est censé remettre le lundi suivant, mais il veut le déposer à sa secrétaire vendredi. Le rapport est déjà bien amorcé, révisé et mis en page. Il s'occupe donc de le relire, histoire de voir s'il n'y a pas quelque chose à annoter, à améliorer encore, des coquilles à corriger. Il sait que, fort probablement, ce ne sera pas le cas, mais ça le calme. Il se sent triste, impuissant.

Comment Johanne peut-elle encore penser ce qu'elle vient de dire ? Rox si calme, si posée en temps normal, malgré le bouillonnement qui l'habite, ne réagit si fort qu'avec elle. Faut dire que Roxane est le souffre-douleur de sa mère depuis sa naissance, comme si rien n'était jamais correct. Même adolescente, sa fille a été tranquille, voire effacée, sans écarts excessifs. C'est entre elles que ça a toujours été synonyme de colère, c'est pour ça qu'elle a appris tôt à taper fort dans son sac de sable. Il y a une marque plus foncée tout le tour. Ça le fait sourire. Sa petite fille devient une jeune femme saine, croit-il avec conviction.

Il entend Johanne remplir le lave-vaisselle, le démarrer et se diriger vers son propre espace de travail où elle doit terminer la préparation de ses cours. Il sait qu'elle a l'impression d'être à la dernière minute, comme à chaque session, et ce n'est pas parce qu'elle a appris tard qu'elle donnait ses cours, elle donne le même depuis des années. Elle travaille à ses documents, mais est d'un perfectionnisme maladif, ce n'est jamais correct là non plus.

Plus un mot ne s'échange ce soir-là. On entend chaque personne aller au petit coin, se préparer pour sa nuit et les craquements des lits indiquant qu'on se couche.

Avant-première

Casse-tête

5 ans plus tôt

There's a crack in everything, That's how the light gets in.
Leonard Cohen

Michel, embauché comme infirmier depuis plusieurs années, arrive dans le département où vit Gisèle. Ils sont allés le chercher dans un autre centre hospitalier car ils avaient besoin d'un autre homme dans ce département, quelqu'un qui arriverait à approcher les femmes heurtées par la vie et qui n'acceptaient la présence d'aucun male à leurs côtés. Mais aussi parce que sa renommée est sans faille.

Dès le premier instant où il a passé la porte du secteur, il a vu Gisèle, assise devant une fenêtre, le dos vouté, le visage figé, le regard dans le vague. « Absente », a-t-il pensé immédiatement. Il sait qu'il a été engagé pour travailler auprès d'elle d'abord, et surtout.

Gisèle, depuis son arrivée, entre les périodes de catatonie, ne laisse entrer aucun homme dans son environnement immédiat, et sa bulle est grande... Pas moyen de lui remettre ses médicaments, de prendre soin de son hygiène, de lui parler, elle entre dans des crises hystériques carabinées, hurle et frappe intervenants et autres patients.

L'équipe médicale, dirigée par la psychiatre Cristelle DesGagnés, a essayé plusieurs approches avec différents types d'intervention. Rien n'y fait. Médication et contention font partie du lot qui la contrôle. Mais elle semble figée dans le temps et l'espace. Elle n'avance pas d'elle-même vers quoi que ce soit. On doit presque la nourrir, lui mettre les médicaments dans la bouche et tenir le verre d'eau pour qu'elle avale.

Michel sourit. Il a vu pire. Il prend le temps d'observer les mouvements dans la salle commune, de visiter chacune des chambres, de lire les dossiers, avant de tenter quoi que ce soit. Puis il se retire dans un coin. Il médite à sa manière, respire profondément, observe plus intensément ce que ça fait en lui, perçoit l'énergie qui circule sans l'absorber. Il laisse aller, puis porte sa responsabilité et se dirige doucement vers Gisèle qui semble endormie dans son fauteuil.

Il s'avance lentement, approche un fauteuil et s'assoit devant elle qui a les yeux ouverts vers le jardin à l'extérieur. Il guette une réaction, quelle qu'elle puisse être. Mais rien ne se passe. « C'est déjà beaucoup. », pense-t-il. Il se présente sans s'approcher davantage, parlant tout bas, la regardant dans les yeux, même si elle ne le regarde pas. Il lui indique qu'il a été embauché pour prendre